

"Entre Dieu et le Sexe : L'impasse de Julien Green"

Lekeuche, Philippe

Abstract

L'impasse vécue par Julien Green n'a pas la structure d'une nette opposition entre sa foi (son appartenance à la religion catholique) d'une part, et son homosexualité mise en acte, d'autre part. Ce qui fait «impasse» pour lui, c'est que chacun des deux pôles antithétiques inclut des éléments de l'autre pôle : il y a de la jouissance sexuelle dans son rapport au religieux et la pratique du sexe contient en elle un appel à la sublimation des pulsions. En fin de compte, il se pourrait que la création littéraire lui propose une issue, c'est en tous cas l'hypothèse sur laquelle se clôt le présent article.

Document type : *Article de périodique (Journal article)*

Référence bibliographique

Lekeuche, Philippe. *Entre Dieu et le Sexe : L'impasse de Julien Green*. In: *Les Lettres Romanes*, Vol. 69, no.1-2, p. 73-81 (2015)

DOI : 10.1484/J.LLR.5.107323

Available at:

<http://hdl.handle.net/2078.1/173234>

[Downloaded 2019/04/18 at 23:45:56]

Philippe LEKEUCHE

Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

Entre Dieu et le Sexe

L'impasse de Julien Green

Résumé

L'impasse vécue par Julien Green n'a pas la structure d'une nette opposition entre sa foi (son appartenance à la religion catholique) d'une part, et son homosexualité mise en acte, d'autre part. Ce qui fait « impasse » pour lui, c'est que chacun des deux pôles antithétiques inclut des éléments de l'autre pôle : il y a de la jouissance sexuelle dans son rapport au religieux et la pratique du sexe contient en elle un appel à la sublimation des pulsions. En fin de compte, il se pourrait que la création littéraire lui propose une issue, c'est en tous cas l'hypothèse sur laquelle se clôt le présent article.

Abstract

The impasse experienced by Julien Green is not a clear-cut opposition between his faith (his belonging to the Roman Catholic Church) on the one hand, and his homosexuality, on the other hand. The "impasse" for him is that each of those two antithetical states includes elements from the other one: there is a sexual enjoyment in his connection to religion and the sexual practice contains a call to the sublimation of instincts. Ultimately, writing may offer him an exit; this is the assumption on which this paper concludes.

En me centrant exclusivement sur le livre de Julien Green *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*¹, je ne poursuis qu'un but limité : essayer, à partir d'une lecture purement psychanalytique, de faire ressortir les termes de l'impasse dans laquelle Green a vécu et montrer que la religion n'est pour lui pas une issue, mais fait elle-même partie du dilemme insoluble.

Au moment où Green écrit son livre, autour des années 1977-1978, l'homosexualité a toujours un statut pénal particulier en France ; les mesures discriminatoires à son égard ne disparaîtront

¹ Julien GREEN, *Ce qu'il faut d'amour à l'homme*, dans *Œuvres complètes*. T. VI. Préfaces de José CABANIS et de Giovanni LUCERA. Textes établis, présentés et annotés par Xavier GALMICHE, Giovanni LUCERA, Gilles SIOUFFI et Damien VORREUX, Paris, Gallimard, 1990. BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE. La pagination des extraits issus de cette édition est directement intégrée dans le corps du texte.

qu'en 1982 sous François Mitterrand. Il faut d'ailleurs noter que le mot « homosexualité » ne se trouve pas une seule fois dans le présent texte ; cela nous fait songer à la célèbre formule qu'Oscar Wilde produit dans son *De Profundis* (1897) : « l'amour qui ne dit pas son nom ». À l'époque, l'homosexualité est en effet encore considérée par l'Organisation mondiale de la Santé comme une maladie, une déviation sexuelle.

Il ne faut donc pas perdre de vue que, quand Green parle du plaisir, de la chair désirante, il parle en fait du désir homosexuel, ce qui accentue bien entendu son malaise, sa culpabilité, son rejet d'une part essentielle de lui-même. Or, pour Freud et la psychanalyse débutante (dès 1905), l'inversion (Freud préfère ce terme à celui d'« homosexualité ») ne constitue pas en soi une maladie, ni une perversion. Et si le père de la psychanalyse utilise le terme d'« inversion », c'est pour plusieurs raisons². Je n'en relèverai ici qu'une seule : pour Freud, la sexualité humaine comporte plusieurs « versions » et l'inversion n'est qu'une figure de la sexualité parmi d'autres possibles. Rappelons brièvement deux caractéristiques fondamentales de la sexualité humaine pour la psychanalyse freudienne : premièrement, ce qu'elle appelle « sexualité » ne renvoie pas à des comportements, mais à un ensemble de forces pulsionnelles qui travaillent l'être humain (les pulsions sexuelles partielles). Le concept de « force » est central (comme chez Nietzsche ou chez Marx) ; il n'y a pas une pulsion sexuelle, mais des pulsions sexuelles partielles, la sexualité est intrinsèquement plurielle. Deuxièmement, la sexualité humaine en sa pluralité repose sur une bisexualité psychique originaire et ce que la conception populaire départage en « hétérosexualité » et « homosexualité » est la conséquence, chez les individus, d'une « limitation » (*Einschränkung*) par rapport à l'état bisexuel originaire. Pour Freud, l'état « normal » de la sexualité humaine, c'est la bisexualité.

Chaque être humain, homme ou femme (Freud le dit explicitement), fait des choix d'objets homosexuels, soit sur le plan conscient, soit sur le plan inconscient. Freud n'a de cesse de relativiser la frontière ou l'opposition entre homosexualité et hétérosexualité. Tout être humain est concerné par les deux types de choix d'objets. Celui qui se dit « homosexuel » effectue

² Sigmund FREUD, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, traduit de l'allemand par Blanche REVERCHON-JOUE, Paris, Gallimard, 1962, pp. 19-31.

donc aussi des choix d'objets hétérosexuels. La frontière entre ces deux versions du sexuel est mobile, mouvante. Or, ni Freud, ni la psychanalyse ne sont jamais évoqués par Green ; et si ce dernier a lu Freud, il semble n'en pas faire grand cas.

Ce qui m'a frappé, à partir de ma lecture psychanalytique de ce texte, c'est la présence de deux plans différents, mais qui sont tous deux marqués par ce que j'appellerai des clivages. Le premier plan constitue une toile de fond et fait apparaître une série de démarcations fortes entre deux pôles : la France *vs* l'Amérique ; la langue française *vs* la langue anglaise ; la *mère* (protestante) *vs* le *père* (catholique) – et, dès lors, le protestantisme *vs* le catholicisme – ; la *chambre de Julien* (pays protestant) *vs* la *chambre d'Éléonore* (pays catholique) ; la mère qui crée le paradis dans l'appartement *vs* la mère qui fait le mal (si l'on considère l'épisode du couteau castrateur, ou encore le fait qu'elle conduise Julien devant la peinture *Les porteurs de mauvaises nouvelles*) ; la mère intérieurement clivée, protestante, *mais* secrètement attirée par le catholicisme (voir sa lecture cachée du livre du cardinal Gibbons) ; la mère apparaissant joyeuse, *mais* cachant de terribles soucis ; la mère qui n'a que le mot « amour » à la bouche, *mais* qui n'embrasse jamais ses enfants (la première et seule fois où Julien embrassera sa mère, c'est à la mort de celle-ci) ; les dessins historiques que Julien, petit garçon, montre à ses proches *vs* les dessins secrets, plus ou moins érotiques, qu'il cache ; l'Église d'avant le Concile *vs* l'Église d'après le Concile, chez Julien, plus âgé.

Mais il existe un second plan marqué par un clivage plus fondamental, plus central, plus profond, et qui exerce ses effets dès l'enfance ; un clivage entre deux polarités antithétiques : la foi, la religion, l'Église *vs* le désir, la sexualité, le plaisir. Clivage également entre deux types de rapport au corps : le corps « demeure du Saint-Esprit » et le corps impur, charnel, désirant, ce que Julien appelle l'« homme charnel »³. Green parle d'ailleurs de « malédiction sur la chair » (p. 921), écrivant cette phrase terrible : « La difficulté vient de ce que l'homme qui croit ne peut admettre la présence de l'homme de désir » (p. 934). En conséquence aussi, un clivage mentionné par Julien entre l'amour et la sexualité : « l'amour chez moi excluait le désir » (p. 935). Pour lui, l'amour humain ne peut

³ Voir, par exemple, *Autobiographie. Terre lointaine*, dans *Œuvres complètes*. T. V. Préface de Robert DE SAINT JEAN. Textes établis, présentés et annotés par Jacques PETIT, Paris, Gallimard, 1977, p. 1228. BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE.

être que platonique, sublimé, désexualisé. C'est un clivage féroce au cœur de sa vie, qui ne le laissera jamais en paix.

Enfin, dans cette lignée, une démarcation se dessine sur le plan métapsychologique (pulsionnel) entre, d'une part, ce qu'il faut appeler le « plaisir » et, d'autre part, la « jouissance », pour reprendre ici une distinction opérée par Lacan⁴. Le plaisir, pour la psychanalyse, est obtenu dans la décharge de la tension sexuelle, il produit une vidange, il évacue provisoirement la pression (*Drang*) des pulsions sexuelles. Le plaisir est conscient, ressenti, éprouvé en tant que sensation. La jouissance, elle, correspond à une mise en tension, provoquant aussi bien de la joie que de la souffrance ou de la douleur. La jouissance n'est pas nécessairement consciente, ressentie, elle peut ne trouver sa satisfaction que dans l'Inconscient. Par exemple, l'amour impossible pour un être humain, l'état amoureux sans possibilité de passage à l'acte, voilà qui tend à l'extrême la jouissance et la souffrance alors même que le plaisir est absent. Mais le soupirant qui se languit d'amour en retire néanmoins une satisfaction, peut-être masochiste ; il s'éprouve, en tout cas, comme extrêmement vivant.

Lacan distinguera plusieurs formes de jouissances, notamment la jouissance phallique, la jouissance de l'Autre, la jouissance féminine, la jouissance mystique. Chaque forme de jouissance est caractérisée par un type spécifique de rapport au Phallus qui n'est pas à confondre avec l'organe pénis : pour la psychanalyse, le Phallus est un signifiant qui renvoie chaque sujet à la position qu'il prend par rapport au manque, à la castration, à la finitude originelle. Lacan dira que le plaisir fait barrage à la jouissance : en effet, il est décharge, alors qu'elle est tension désirante, libidinale (éventuellement douloureuse). L'abstinence sexuelle, la chasteté, la continence, peut donc être une manière d'entretenir la jouissance, voire de l'exacerber. Le concept lacanien de jouissance est un des plus complexes à saisir, même lorsqu'on est un lacanien chevronné.

En rejetant le plaisir, Green sauve sa jouissance, deux formes de jouissance, comme nous le verrons. Il faudra distinguer entre sa jouissance phallique (dans son rapport aux hommes) et sa jouissance mystique (dans son rapport à un « objet », un « domaine », qui inclut la Foi, la Religion, l'Église). Il me faudra expliciter cette conception.

⁴ Cf. les articles « *Plaisir* » et « *Jouissance* », dans Pierre KAUFMANN (dir.), *L'Apport freudien*, Paris, Bordas, 1993, pp. 193-195 et 330.

Mais qu'apporte une telle lecture en termes de jouissance ? Ceci : elle permet de dessiner l'impasse dans laquelle Julien Green s'est débattu perpétuellement. Et de nous faire comprendre en quoi la religion, pour lui, fait partie de l'impasse et ne saurait constituer une échappée.

Car la religion est un lieu de jouissance. En effet, revenons au texte. Que nous dit-il ? À cinq ans, Green fait l'expérience océanique d'un amour divin enveloppant, débordant, lui apportant la plénitude (pp. 889-890). En 1915, suite à sa première conversion, il éprouve une « joie radieuse » (p. 915). Il se dit « fou de religion » (p. 916) et, en même temps, vit un amour impossible pour un camarade de lycée. En 1918, il déclare : « Spirituellement, j'étais comme quelqu'un qui a trop bu » (p. 926). En 1919, il est très impressionné par le prêche du pasteur Black et il parle des effets sur lui de ce sermon de la même manière dont il évoque ailleurs la puissance du sexuel ; seulement, ici, c'est bien du discours religieux qu'il s'agit ; il écrit en effet : « le déchaînement de la religion, cette puissance mystérieuse qui jetait les obstacles à bas » (p. 932).

Au fil des années, par intermittence, surviennent des moments de conversion, de retour à la religion, à l'Église, qui remplissent Julien de joie. Il connaît alors une plénitude débordante qui ne dure pas. Je pense que l'on pourrait ici parler de *jouissance mystique* au sens de la psychanalyse : jouissance hors sexe, hors de la marque de la différence, hors du manque, lors de laquelle le sujet ne fait plus qu'« Un » avec Dieu, comblé par cette union. Green fusionne du même coup, provisoirement, avec sa Mère, la Sainte Église. Et, pour un temps, il lui semble qu'il est déchargé de ce que Rilke appelait « le fardeau de la sexualité » (dans ses *Lettres à un jeune poète*, 1929).

Quant à son autre mère, sa mère charnelle, il nous dit : « elle m'aurait voulu angélique » (p. 899), c'est-à-dire sans sexe. Faut-il ici rappeler l'épisode du couteau, quand elle menaça son fils, alors enfant, de castration parce qu'il se touchait ? Elle lui rappelle souvent que son corps à lui est « la demeure du Saint-Esprit » (p. 910). La sexualité appartient pour elle à la région du mal : « ma mère avec son couteau avait situé une fois pour toutes le mal dans cette région-là » (p. 898). Pour Julien, la Mère Église et sa mère charnelle excluent toutes deux, radicalement, le rapport au sexe, au plaisir. Elles exigent le renoncement, donc le maintien de

la jouissance. Il écrira nettement ceci : « l'impureté du corps, ce cauchemar de ma mère » (p. 921).

Cette position n'est pas tenable longtemps, le sexuel fait toujours retour. Le processus de sublimation du sexuel, la déssexualisation, laisse toujours un reste non sublimable, c'est-à-dire du sexuel pur ; le pulsionnel ne se laisse jamais sublimer en totalité. Autrement dit, la religion ne saurait faire barrage au sexuel ; il le dit explicitement : « Le frein de la religion qui agit sur quelques hommes était nul dans mon cas » (p. 939) ; ou encore : « Le plaisir à Rome m'attendait partout » (p. 941). À de rares endroits du récit, Green laisse entendre – sans s'y attarder – qu'il n'y aurait pas de frontière si tranchée entre le sexuel et le religieux : car le petit garçon perçoit, dans des illustrations de Gustave Doré, la splendeur de la nudité des damnés, le délice, « l'orgie de tortures » (p. 896) que contient l'Enfer. Pour Julien, enfant, « restait l'appel de la chair confusément mêlé à la religion » (p. 896). Ainsi donc, la sphère religieuse ne parvient jamais à expurger hors d'elle-même cette part de sexuel à l'état brut, pulsionnel, non sublimable, qui exige le plaisir, la satisfaction. La religion appelle certes à la sublimation, mais elle est toujours déjà travaillée de l'intérieur par le sexuel et par la jouissance auxquels elle s'efforce de faire barrage.

Pour Julien, l'Église est une mère puissante qui veille sur ses enfants : « C'était le Christ ou le chaos », écrit-il (p. 946). Et ceci se rattache directement à ce qu'il affirme un peu avant : « Le désir, c'est l'anarchie. On peut lutter, et je luttais horriblement, il existe un certain ordre qui cède, car la faim sexuelle dévaste les jours et les nuits et, le plus souvent, c'est la foi qui fait les frais de l'inévitable conflit » (p. 934). Il n'empêche qu'à certains moments, Julien fera l'expérience fragile et provisoire de ce que nous avons appelé une « jouissance mystique ».

Julien explique ailleurs (pp. 926-927) qu'il oscille de façon cyclique entre la foi (surtout en hiver) et la sensualité (au printemps). Il passe, par des va-et-vient, d'une jouissance à l'autre, de la mystique à la sexuelle, la libidinale : « Cette joie folle qui circulait dans tout mon être, au milieu des bois rendus à la vie, je la maîtrisais mal. Le saint homme avait l'envie de se rouler dans l'herbe » (p. 927).

La libido revient par fortes poussées, elle l'entraîne vers les garçons, les camarades, les hommes. Le plaisir, le désir, la jouissance sexuelle, voilà le « mal » ; ses impossibles amours sont

une « épreuve », le plaisir est une « servitude » ; le corps devient « impur ». Et – cercle vicieux ! – le péché finira bien, après un certain temps, par le ramener dans le « refuge » de la religion.

On peut faire l'hypothèse, qu'il faudrait vérifier, que Julien se trouve périodiquement pris dans une *jouissance phallique* : cette quête de l'objet perdu, cause du désir, censé combler le manque, dénier la castration, la finitude. Ici aussi : plénitude, mais tourmentée, coupable, c'est le cas de le dire, littéralement « coupable », « castrable ». Que cherche-t-il sexuellement dans l'ami, le camarade, l'autre homme ? Quel fantasme accomplit-il ? Le présent livre ne nous permet pas de nous prononcer. D'une manière générale, la jouissance phallique peut s'adresser autant à un objet hétérosexuel qu'homosexuel. Ce n'est pas le caractère homosexuel qui rend la jouissance phallique, c'est la visée de la quête, celle d'un objet sexuel censé colmater le manque, fût-il, cet objet, hétérosexuel. Dans la jouissance mystique, si la plénitude est obtenue, il s'est produit un changement au niveau de l'objet : les pulsions demeurent sexuelles, certes, quoique sublimées, mais surtout, l'objet, lui, a changé de nature : ce n'est plus un corps humain que l'on peut réellement étreindre, caresser, pénétrer.

Julien considère le désir comme dangereux (« c'est l'anarchie », dit le titre du chapitre XIII). Il en connaît l'essence. Qu'est-ce à dire ? Suite à sa lecture de Sade, Lacan insistera sur l'ambiguïté structurale, fondamentale, du désir humain : le désir pousse au dépassement vers un inconnu qui permet au sujet humain d'affronter l'énigme qui l'habite, Lacan posant la question suivante : « Et qu'est-ce qui m'est plus proche que ce cœur en moi-même qui est celui de ma jouissance, dont je n'ose approcher ? »⁵. Le désir est un révélateur, il révèle sa propre structure, son ambiguïté foncière : il va vers la vie, la fusion avec l'autre, l'humain amour et, en même temps, il actualise l'emprise sur cet autre, la « méchanceté » (le mot est de Lacan) : prendre cet autre et en jouir en tant qu'objet... Le désir pousse à la transgression de l'interdit, il est structurellement lié à la division du sujet, à la culpabilité. De désirer – des hommes, qui plus est –, Julien ne peut que se sentir coupable. Et, comme y a insisté Lacan, le Surmoi, chez l'être humain, n'est pas protecteur, il n'arrange rien, car il a un côté pervers, il a deux visages : il interdit et en même temps il commande : « Jouis ! » Plus le sujet

⁵ Jacques LACAN, « Plaisir et jouissance : chemins et détours », dans *Revue française de psychanalyse*, vol. 54/1, 1990, p. 64.

se barricade d'auto-interdictions diverses, plus il va transgresser. C'est inévitable.

Il me semble que la jouissance circule chez Julien entre deux objets antithétiques entre lesquels il oscille, pris dans une impasse. L'*objet sublime* : la Foi, la Religion, la Mère (sa mère réelle et la Sainte Église). Cet objet réclame de la sublimation. La demande de l'Autre est ici de supporter le manque, de travailler le manque. Il a avoir avec l'*impossible*, car, comme je le disais, la sublimation laisse toujours un reste, elle ne marche pas très bien, jamais. Cet autre sublime commande l'amour, se veut objet d'amour, réclame de la désexualisation. Et, d'autre part, il y a l'*objet sexuel* autour duquel tourne le désir, désir qui réclame du plaisir, de la satisfaction, l'acte sexuel accompli. Cet objet, pour Julien, a avoir avec l'*interdit*. Ainsi Green circulera d'un objet à l'autre, de l'impossible à l'interdit et de l'interdit à l'impossible.

L'impasse tient notamment au fait que chacun des deux pôles tend intrinsèquement à repousser Julien vers l'autre pôle : la religion comme refuge ne pouvant assurer la sublimation totale, elle laisse un reste sexuel qui exige satisfaction ; quant à la sexualité vécue, elle est un leurre, elle ne comble pas, elle laisse du manque et ce manque réclame un traitement autre, de type religieux. Green ne peut donc qu'osciller de l'un à l'autre. Et c'est l'impasse.

Y aurait-il, pour sortir de cette dualité, un tiers terme, une troisième voie ? Je ne l'ai pas trouvée dans le livre en question. Sauf peut-être cette certitude, que Green eut très tôt dans l'enfance, la certitude d'être déjà sauvé, certitude que le mal est déjà vaincu, que le péché ne saurait chez lui détruire la foi. Une solution donc du côté de la Grâce : « Tout est grâce », déclarait le curé de campagne de Bernanos, même l'impasse, l'échec, la défaillance. Peut-être, mais la Grâce n'enlève pas à la chair ses pulsions... et, comme le répète Green dans son livre, la Grâce n'est pas nécessairement sensible.

Ne pourrions-nous pas faire l'hypothèse que l'issue, le troisième terme, le troisième objet, fut l'œuvre littéraire, la création ? À vrai dire, rien dans le présent livre n'indique qu'il s'agirait là d'une hypothèse valide. Sans doute une analyse approfondie de l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain permettrait-elle de mettre cette proposition à l'épreuve.

Enfin, je terminerai par une interprétation pour élucider ce que Green a perçu (inconsciemment) dans le Concile Vatican II. Nous le savons, c'est évident, il y perçut un danger. Mais quel est ce danger ? Le Concile Vatican II a signifié : une bouffée d'air frais ; on ouvrit les fenêtres, autrement dit, on fit une place au désir. Il a précédé de peu mai 1968 qui aurait eu, sous le gaullisme, la même signification, ainsi que le fait remarquer Gilles Deleuze dans son *Abécédaire*⁶ : une résurgence du désir...

Or, étant donné la description de l'impasse que nous avons donnée concernant Green, le danger suprême est que son objet sublime soit contaminé par des pulsions concernant l'objet sexuel, c'est-à-dire que le désir s'empare peu à peu de son objet de sublimation. Que la Mère sombre, qu'elle soit contaminée par le sexuel, qu'elle ne puisse plus remplir son rôle de barrage ; pire encore : que son appel à la sublimation cesse d'être crédible.

Il y a péril en la demeure. Tout l'effort que Green a soutenu pour maintenir le clivage défensif et salvateur risque de se trouver anéanti : l'Église elle-même devient source d'un danger, car elle a entrouvert la porte à l'ennemi, le *désir*.

⁶ Téléfilm français produit et réalisé par Pierre-André Boutang en 1988. Il sera diffusé pour la première fois en 1996, sur la chaîne télévisuelle Arte.

